

---

# HOMÉLIE IV.

## MOÏSE ET AARON ENVOYÉS A PHARAON POUR LA PREMIÈRE FOIS.

### HOMÉLIE SUR EXODE V.

---

*Après cela Moïse et Aaron s'en allèrent, et dirent à Pharaon : Ainsi a dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Laisse aller mon peuple, afin qu'il me célèbre une fête solennelle dans le désert. Mais Pharaon dit : Qui est l'Éternel pour que j'obéisse à sa voix, et que je laisse aller Israël ? Je ne connois point l'Éternel, et je ne laisserai point aller Israël, etc., etc.*

---

**L**É moment fixé par la Sagesse éternelle est venu. Israël va quitter cette Egypte qui fut son berceau, où le souvenir de Joseph devoit faire sa sauvegarde, et qui ne lui offre plus, au lieu d'asile, qu'un dur esclavage. Il touche à cette époque remarquable de la vie d'un peuple, où des changemens essentiels vont s'opérer dans l'organisa-

tion de son gouvernement et lui donner un nouveau caractère.

Hélas ! ces années de grands événemens sont marquées d'ordinaire par de grandes infortunes. Révolutions des empires , temps de crimes et de vertus , de craintes et d'espérances , heureux celui qui ne vous connut que par l'histoire ! Heureux du moins celui dont l'âme gardée par la piété , fut assez noble , assez douce , assez ferme pour traverser ces temps d'épreuve sans avoir à se reprocher ni lâcheté ni violence , sans avoir à rougir quand ils sont écoulés ! Heureux celui qui sut adorer la Providence lors même qu'elle se voiloit à ses regards , souffrir sans murmure , s'affliger sans amertume ; qui n'a point laissé sa charité se resserrer et son cœur se flétrir à la vue des passions des hommes et de leur injustice ! Heureux le peuple chez qui ne s'efface point en ces jours de crise l'empreinte sacrée de la religion , de la morale , et qui marche à leur clarté dans sa nouvelle carrière !

Ici, M. F., vos regards se portent naturellement sur Israël. Si proche de l'origine du monde , l'homme n'avoit pas encore appris ou perfectionné l'art de s'égarer par de vains raisonnemens. Ne craignons pas que les enfans de Jacob abusent d'une liberté qu'ils ne savent pas même désirer encore. C'est de Dieu qu'ils reçoivent

leur première impulsion. Si cette histoire nous présente quelques-unes de ces catastrophes inséparables d'un choc violent et d'une lutte obstinée, du moins le châtiment ne tombera que sur les coupables. . . . Mais n'anticipons point sur la suite des événemens. Bornons-nous avec notre texte à la première démarche des Envoyés de Dieu auprès du roi d'Égypte. Cette entrevue remarquable est comme l'ouverture des grandes scènes qui vont suivre. Puissent les réflexions qu'elle nous fournira, bénies du Ciel, vous toucher et vous instruire à salut. Ainsi soit-il.

Après s'être assurés qu'ils avoient reçu de Dieu lui-même leur mission, après en avoir convaincu leurs compatriotes, *Moïse et Aaron vinrent à Pharaon, et lui dirent: Ainsi a dit l'Éternel, le Dieu d'Israël: Laisse aller mon peuple, afin qu'il célèbre au désert une fête en mon honneur.* S'il est des situations où l'on n'est pas tenu de dire la vérité tout entière, sans doute c'est lorsqu'on est forcé de lutter avec un pouvoir injuste et malfaisant. Au reste, et c'est l'opinion de quelques pères de l'Église, si la demande des Envoyés du Ciel n'eût pas été rejetée, Israël peut-être n'eût point immédiatement quitté l'Égypte; et préparé par ce premier essai d'obéissance, à laisser enfin

aller pour toujours le peuple de Dieu quand il en auroit été requis, Pharaon se fût épargné tous les maux que provoqua sa résistance. On peut donc apercevoir ici dans la conduite du Seigneur un trait de condescendance et de bonté. Pour faire sortir son peuple d'Égypte, il n'avoit pas besoin sans doute de la permission d'un tyran. Il pouvoit déclarer hautement sa volonté, déployer sans délai sa puissance ; mais il a recours d'abord aux voies de la douceur : il voudroit, ce semble, faire consentir insensiblement Pharon à ses desseins, afin de n'être pas obligé d'appesantir sur lui son bras.

Moïse paroît animé du même esprit que le Dieu qui l'envoie. Quelque injustement que le roi d'Égypte usât de son pouvoir sur le peuple Juif, il respecte en lui le rang qu'il occupe, et lorsque forcé d'insister pour obtenir la liberté qu'il sollicite, il juge nécessaire de lui faire entrevoir le danger d'un refus, remarquez avec quelle délicatesse il insinue cette idée : *Le Dieu des Hébreux nous est apparu ; permettez-nous de faire trois journées de chemin au désert pour sacrifier à l'Éternel notre Dieu, de peur qu'il ne nous frappe de la peste ou de l'épée.* Les châtimens de Dieu ne pouvoient sans doute menacer que Pharaon le véritable auteur de la désobéissance, mais Moïse n'exprime point cette

pensée : il veut que ce soit le prince lui-même qui se fasse l'application de la menace. Elevé à la cour d'Égypte, il sait qu'il faut ménager l'homme puissant, que, pour ne pas l'aigrir et le révolter contre la vérité, il faut lui épargner toute image trop désagréable, toute perspective trop fâcheuse.

Pharaon se laissera-t-il fléchir par l'Envoyé du Ciel qui lui parle avec tant de douceur et de prudence ? Descendant de ces rois qu'on vit persécuter un peuple auquel ils devoient sinon de la reconnaissance, du moins de l'hospitalité; successeur et peut-être fils de ce roi barbare qui ne craignit pas d'étendre ses fureurs jusque sur le tendre enfant; de ce roi contre lequel les mères désolées firent entendre leurs lamentations, et invoquèrent la vengeance divine; nourri des mêmes principes, accoutumé à mépriser la voix de la nature, se rendra-t-il à celle de la religion ? Jugez-en par sa réponse : *Qui est l'Éternel pour que je lui obéisse et que je laisse sortir Israël ? Je ne connois point l'Éternel, et je ne laisserai point aller Israël.*

Ce langage de Pharaon rappelle à notre esprit, pour le dire en passant, la misérable chicane d'un incrédule trop fameux. Secrètement frappé de la beauté de ce mot de *Jéhova*, que notre version rend par celui d'*Éternel*, et qui signifie

*je suis Celui qui suis* ; de ce nom qui réunissant la plus haute élévation de pensée à la plus grande simplicité d'expression, nous offre un modèle parfait du sublime ; cet antagoniste acharné, pour en ôter le mérite à nos Livres Saints, prétendoit qu'ils l'ont emprunté des Egyptiens. Si cette assertion dénuée de preuve ne tomboit pas d'elle-même, il suffiroit, pour la renverser, de la réponse du roi d'Egypte : *Je ne connois point Jéhova.*

On auroit pu s'attendre cependant que sans la connoître précisément, son idée ne seroit pas étrangère à Pharaon. L'éducation des princes Egyptiens étoit fort soignée ; on les admettoit quelquefois à cette initiation célèbre dont leur empire fut le siège, et dont l'on a cru que l'idée d'un seul Dieu étoit le dogme principal. Il semble que dans cet Être éternel qui lui étoit annoncé avec tant de noblesse et sous des traits si grands, Pharaon eût dû reconnoître ce Dieu unique et souverain dont il avoit ouï parler. Il semble du moins qu'un esprit raisonnable, éclairé, l'eût dû trouver plus digne de ses hommages que cette foule de Dieux, animaux et plantes, à qui l'Egypte rendoit un culte.

Quoi qu'il en soit, cette réponse en elle-même n'indiqueroit pas que Pharaon ne reconnût aucune Divinité. C'étoit une opinion généralement

reçue chez les anciens que chaque peuple avoit son Dieu particulier, qui ne prenant aucun intérêt au sort des autres nations, n'en attendoit aucun hommage ; mais l'affectation de répéter les termes mêmes que Moïse avoit employés, l'accent de mépris et de fierté qui respire dans ce langage annoncent assez, je ne dis pas seulement que le dédain du roi pour les Hébreux réjaillit sur le Dieu qu'ils adorent, mais encore que ce prince est animé d'un esprit d'orgueil et d'impunité, qu'il ne craint point *Celui par qui les rois règnent* (1), et qu'il osera lui résister. *Qui est l'Éternel pour que j'obéisse à sa voix ?*

Que cette insolente fierté, que ce langage impie est révoltant dans la bouche du Chef d'une grande nation, qui devoit à l'Être Suprême d'autant plus de reconnaissance qu'il en avoit reçu plus de faveurs, à qui cette élévation même qu'il tenoit de lui, imposoit l'obligation de s'humilier en sa présence, et d'offrir au Maître du monde l'encens et les vœux de tout le peuple soumis à ses lois.

Tels sont les sentimens qui animent encore l'impie ? Il viole avec fierté les commandemens du Seigneur : il lève les yeux vers le ciel sans rendre hommage à Celui qui règne sur l'univers.

(1) Prov. VIII, 15.

*Qui est l'Éternel*, semble-t-il dire, *pour que j'obéisse à sa voix ?* Il ne connoît point l'Éternel. Il ne veut point le connoître. Il se figure un Dieu qui met sa grandeur à livrer au hasard le monde et les créatures sensibles qu'il forma, indifférent au vice et à la vertu, précipitant après cette vie le méchant et le juste dans le même gouffre du néant, ou les admettant sans distinction à la même félicité. Il se figure un Dieu tel que ses passions le demandent. Au lieu de se former lui-même à la ressemblance du vrai Dieu, il se fait un Dieu à sa propre ressemblance.

Et vous qui sans vous porter à ces excès ne rendez au Seigneur vos hommages qu'avec une tiédeur, une indifférence peut-être plus outrageante que l'oubli, le connoissez-vous mieux ? L'image de l'Éternel n'est-elle pas voilée pour vous comme pour l'impie ? Les rayons de sa majesté ont-ils jamais pénétré jusqu'à votre cœur ? Ecoutez cette déclaration de l'Esprit Saint : *Celui qui dit qu'il le connoît et qui ne garde pas ses commandemens, est un menteur et la vérité n'est point en lui* (1). Oui, Seigneur ! s'il est des hommes qui te bravent ou t'offensent, c'est qu'ils ne te connoissent pas ; car te connoître,

(1) Jean II, 4.

c'est t'adorer. S'ils pouvoient te voir tel que tu es; si l'image de tes perfections, de ta grandeur, de ton pouvoir, si cette image ravissante s'offroit à leurs regards, elle pénétreroit leur âme; elle en dirigerait les plus secrets mouvemens. Image de Dieu, qui commande à la fois le respect et l'amour, devant laquelle l'homme s'anéantit et vers laquelle il s'élance! C'est d'elle qu'on peut dire avec bien plus de vérité ce qu'on a dit de la vertu : *Le méchant ne l'aperçut jamais; elle ne sauroit s'effacer des cœurs où elle a brillé. Vous ne connoissez pas ce Dieu dont vous assurez qu'il est votre Père*, disoit le Sauveur aux Juifs incrédules, *mais moi je le connois et je garde sa parole* (1).

Grâces immortelles en soient rendues à l'Évangile, car c'est par lui, et par lui seul, que nous avons cette connoissance de Dieu qui élève et sanctifie. C'est lui qui développant l'idée sublime que le Seigneur avoit jadis donnée de lui-même, nous a montré *Jéhova*, l'Être par excellence, seul grand, seul sage, seul bon. Oui; c'est dans les divines leçons de Jésus que les vrais adorateurs se pénétrèrent de l'idée de Dieu. Ce sont elles qui la gravent dans leur âme par mille traits profonds et touchans. La raison et la nature ap-

(1) Jean VIII, 55.

plaudissent sans doute aux lumières que la révélation nous donne sur ce grand objet : son langage est même si conforme à leur instinct secret qu'on seroit tenté de croire que toutes seules elles eussent pu nous les fournir ; mais l'expérience de tous les siècles , l'oubli de Dieu où tombent les hommes , les excès où ils se portent dès qu'ils cessent de prendre pour guide l'Évangile ; voilà ce qui montre suffisamment que si la raison et la nature s'accordent avec la religion , ces deux sources cependant ne sont ni assez abondantes , ni assez pures , et que dans les jours d'orage où les passions viennent les troubler et soulever le limon qui les infecte , que dis-je , en aucun temps , elles ne suffisent pour garantir l'homme de cette impiété qui nous révolte chez Pharaon.

Dès les premiers mots de ce prince , Moïse et Aaron désespèrent d'obtenir ce qu'ils demandent. Quelle équité trouveront-ils chez un roi dont l'orgueil brave le Dieu qui les envoie ? Il ne daigne pas même leur demander les preuves de leur mission ; il ne daigne pas même les écouter.

Telle est trop souvent la conduite des ennemis de l'Évangile. Lorsque nous leur faisons entendre cette parole imposante : *Ainsi a dit l'Éternel* , ils n'examinent point si nous avons droit

droit de tenir ce langage ; ils n'examinent point d'après quelle autorité nous parlons. Ah ! M. F., s'ils examinoient, oui, s'ils examinoient avec impartialité, avec une âme libre de préjugés et de passions, la conviction suivroit bientôt, mais les plus éclairés même d'entr'eux ne connoissent guères que les écrits menteurs qui attaquent notre foi. Hélas ! lorsque transportés dans une autre économie, ils trouveront avec saisissement, ils trouveront existans et réels tous ces grands objets auxquels ils n'ont pas voulu devoir leur bonheur, ce Dieu de l'Évangile qu'ils n'ont pas voulu connoître, ce monde à venir dont ils n'ont pas voulu s'occuper, ce Jésus auquel ils n'ont pas voulu recourir ; infortunés ! quel besoin n'auroient-ils pas alors de pouvoir dire à leur Juge : Seigneur, si j'ai méconnu la vérité, je l'ai du moins cherchée dans la droiture de mon cœur ! S'il étoit quelqu'un dans ce temple à qui ces réflexions pussent convenir, au nom de son âme immortelle, et pour la tranquillité de ses derniers momens, je le conjure de se demander à lui-même s'il pourra tenir ce langage au Juge du monde.

Mais revenons à notre texte. Pharaon feint de regarder comme un caprice, comme une fantaisie produite par l'oisiveté cette demande si juste, cette permission de servir Dieu et de

prendre quelque relâche que sollicite Israël. Il affecte d'envisager ses députés comme des séditionnaires qui se prévalent du nombre et de la force de leurs compatriotes pour les soulever contre leur Maître. *Moïse et Aaron*, leur dit-il d'un ton où l'accent du mépris se mêle à celui de la menace, *pourquoi détournez-vous le peuple de son ouvrage ? Allez à vos travaux.* Il vouloit les faire rougir de leur tentative et leur faire envisager comme une grâce de n'en pas recevoir le châtement. Inquiet cependant des premiers mouvemens qu'il aperçoit chez un peuple jusqu'alors soumis à son joug de fer, il s'occupe des mesures à prendre pour arrêter les progrès de cet esprit de murmure et de révolte, comme il l'appelle sans doute ; mais *le méchant fait une œuvre qui le trompe* (1) ; sa cruelle politique tourne contre lui. Rendre la position des Hébreux plus dure encore et plus malheureuse, voilà l'expédient auquel il s'arrête comme au plus sûr moyen de les contenir. Il oublie que s'il est convenable de résister à des prétentions déplacées ; s'il est dangereux surtout, en relâchant les rênes de l'autorité, de laisser apercevoir quelque foiblesse dans la main qui les dirige, il ne l'est pas moins de soutenir avec

(1) Prov. XI, 18.

hauteur l'injustice et de ne répondre aux plaintes qu'excite la rigueur que par une rigueur plus grande.

En conséquence du plan qu'il a formé, il appelle à lui les Commissaires Égyptiens chargés de faire travailler Israël. Il leur dit : *Vous ne donnerez plus à ce peuple comme ci-devant de la paille pour faire ses briques. Qu'il en amasse lui-même. Vous ne laisserez pas d'exiger de lui la même quantité de briques qu'il faisoit auparavant.* Il ne rougit point de charger ses officiers de cette odieuse commission, certain qu'ils se paieront des raisons qu'il voudra bien alléguer, et qu'il trouvera en eux des ministres fidèles, complices zélés de sa barbarie. Dans cette confiance, il ne craint pas de leur dévoiler le système de son impiété, de sa tyrannie. *Ce peuple a trop de loisir ; c'est ce qui lui fait dire : Allons sacrifier à notre Dieu. Qu'on aggrave sa servitude ; qu'on le fasse travailler ; il ne formera plus de vains projets.*

*Ce peuple a trop de loisir !* Et il pouvoit à peine suffire à la tâche qui déjà lui étoit imposée !

*Ce peuple a trop de loisir !* c'est-à-dire, que l'impie Pharaon place au dernier rang des devoirs le premier de tous, l'hommage dû au Créa-

teur. Il suppose qu'il ne faut lui donner que les momens qui ne peuvent être remplis par aucun autre soin. Mais c'est précisément en s'acquittant de cette obligation douce et sacrée qu'on devient capable de satisfaire à toutes les autres. Oui, c'est ainsi que le malheureux retrouve le courage, la force, la patience nécessaire pour porter le fardeau des peines de la vie. Ce prince inhumain ne songe pas même que la nature exige quelque relâche, et que l'homme succomberoit bientôt sous des travaux qui ne seroient pas interrompus. Ici, M. F., n'opposez-vous pas aux maximes farouches d'un tyran, cette loi sage et bienfaisante, cette loi divine qui fixant pour nous le temps du travail et celui du repos, donnant aux soins de l'âme les momens enlevés aux occupations terrestres, pourvoit ainsi à tous les besoins de l'homme ? Ne vous semble-t-elle pas la voix d'un père tendre et attentif qui appelle et rassemble ses enfans dans son sein, veille à ce que leurs forces ne s'usent pas par un travail sans relâche et leur distribue les secours, les lumières, les consolations les plus propres à soutenir, à ranimer leur courage ? Qui ne la béniroit cette loi salutare à tous les hommes, et dont le but est particulièrement de soulager la classe infortunée qui mange son pain à la sueur de son visage, vit d'un travail journalier dont le salaire

est mesuré sur le nécessaire absolu , qui , par conséquent , si cette institution divine n'étoit plus respectée , verroit bientôt ce salaire réduit précisément de la portion du septième jour pour lequel il ne faudroit plus rien mettre en réserve , et seroit condamnée à travailler sans relâche jusqu'à l'épuisement total de ses forces ! Ah ! qu'elle nous soit à jamais chère et sacrée cette institution céleste.

Rappelons-nous , Chrétiens , rappelons - nous ce que nous éprouvions lorsqu'elle étoit menacée. Qu'ils nous paroissoient tristes et mornes ces jours par lesquels on osoit prétendre à la remplacer ! ces jours d'un repos tout matériel , dont l'homme ne profitait pas d'une autre façon que la brute , ces jours qui n'étoient point donnés aux leçons de la sagesse céleste , aux réflexions utiles , à l'heureux repentir , aux résolutions vertueuses ; ces jours auxquels il manquoit l'idée d'un Dieu , l'idée d'un Dieu qui est la vie du cœur de l'homme , qui est pour lui ce que le soleil est pour la nature ; ces jours enfin qui , loin d'être embellis par la religion , s'élevoient audacieusement contre son empire. Mais nous les avons vus tomber devant elle : nous avons vu cette religion divine triompher *des portes de l'enfer* , suivant les paroles de notre Maître. Elle subsiste , elle subsistera toujours cette loi bien-

faisante du Sabbat qui date des premiers jours du monde. Prenons garde seulement, M. F., qu'elle n'accuse un jour nos négligences, notre froideur, nos transgressions ! Prenons garde qu'elle ne témoigne un jour contre nous !

Cependant l'ordre rigoureux du roi s'exécute. Israël est obligé de se répandre dans tout le pays pour amasser du chaume au lieu de paille, et ne peut plus fournir chaque jour la même quantité de briques. On l'exige néanmoins, et ceux des Hébreux que les Commissaires Égyptiens avoient établis inspecteurs sur leurs compatriotes et chargés de rendre compte de l'ouvrage, sont même punis pour n'avoir pas obtenu l'impossible. On les bat de verges, et dans l'angoisse de leur âme, ils vont porter leurs cris et leurs plaintes à Pharaon lui-même. Il étoit sans doute peu vraisemblable qu'ils obtinssent quelque pitié de l'auteur de leur misère ; mais dans une profonde détresse, l'espérance de toucher est inhérente au cœur de l'homme, il lui semble alors qu'il trouvera dans la force de sa situation, dans l'énergie de sa douleur, les moyens d'attendrir l'insensibilité même. Pharaon les renvoie avec cette cruelle raillerie : *Vous avez trop de loisir ; c'est pourquoi vous dites : Sacrifions à l'Éternel.* Cette froide cruauté, cette ostentation d'injustice est-elle donc possible ? Si Pha-

raon n'est pas ému par les douleurs de ses victimes, comment n'éprouve-t-il pas au moins quelque honte de sa dureté? Comment ne cède-t-il pas à cette confusion naturelle qui nous porte à colorer nos actions iniques, à voiler les côtés honteux de notre âme, qui fait que le méchant cherche à paroître moins méchant qu'il n'est? Ici nous voyons le roi d'Égypte étaler toute sa cruauté: il semble qu'il jouisse aux yeux d'Israël de l'excès de sa tyrannie, qu'il aime exciter leur haine impuissante et leur faire maudire son joug qu'ils ne peuvent briser. Il y a plus; ce n'est pas assez du spectacle de leur angoisse s'il ne l'irrite par d'amers sarcasmes: c'est ainsi que la cruauté s'allie au mépris de la religion. Il y a un rapport secret entre les sentimens qui nous unissent au Créateur et ceux qui nous lient à nos frères: ce sont les anneaux d'une même chaîne. Quand l'homme s'éloigne de son Dieu, ses entrailles peuvent se fermer pour ses semblables; les cris de leur détresse peuvent devenir une jouissance pour sa vengeance et son orgueil. Partout où règne l'impiété, fût-ce chez les nations les plus douces et dans les âges les plus policés, on peut voir reparoître la férocité des peuples sauvages.

Cruellement rebutés par le roi d'Égypte, c'est sur Moïse et Aaron que les Inspecteurs Hébreux

font retomber l'amertume de leur douleur. Ils les rencontrent au sortir du palais, car leurs sollicitudes pour le peuple et leur perplexité dans l'attente de l'événement les ramenoient au-devant d'eux. *Que l'Éternel voie ce que vous avez fait*, leur disent-ils; *qu'il en juge: vous nous avez rendus odieux à Pharaon et à ses serviteurs; vous leur avez mis en main une épée pour nous égorger.*

Ne reconnoissez-vous pas ici l'impatience et l'ingratitude naturelle au cœur humain? Mais, hélas! si prêts nous-mêmes à murmurer et à nous défier de la Providence dès qu'elle suspend son secours ou ralentit sa marche, ce n'est pas à nous à nous élever contre ces infortunés. Mettons-nous à leur place. Accablés, comme eux, d'un joug insupportable qu'on voit s'appesantir encore, sanglans, déchirés de coups; dans cet état de souffrance où le trouble des sens et de l'imagination se communique à l'âme, pouvons-nous répondre que notre foi eût été plus constante que la leur?

Cependant quelle n'est pas leur inconséquence! Ils avoient vu les miracles que Moïse avoit reçu le pouvoir d'opérer; ils avoient cru qu'il étoit envoyé de Dieu pour délivrer son peuple; ils avoient cru que l'instant de cette délivrance s'approchoit; et parce qu'elle tarde

quelque temps encore ; parce qu'un tyran endurci ne se rend pas à la première sommation ; parce qu'ils ont à souffrir de sa part quelque chose encore , plus de confiance , plus d'espoir , plus de foi : ils osent prendre Dieu à témoin contre ceux qu'il a revêtus d'un pouvoir surnaturel , qu'il a marqués de son sceau , ils osent l'attester contre lui-même ! Ces hommes qu'ils envisageoient comme des libérateurs envoyés par le Ciel , ne sont plus à leurs yeux que des imposteurs auxquels ils reprochent leurs souffrances !

Hélas ! il est trop vrai ; c'est une de nos misères les plus humiliantes. Non-seulement l'homme ne sait pas porter le poids de ses peines , mais il semble qu'il ait besoin d'en accuser quelqu'un , et que souvent il choisisse de préférence , pour les lui reprocher , le cœur qui les partage le plus vivement !

Eh ! quand les Israélites auroient oublié que Moïse et Aaron étoient envoyés du Ciel , ne devoient-ils pas voir en eux de généreux citoyens , animés d'un héroïque amour pour leur nation ? Ne leur devoient-ils pas encore à ce titre du respect et de la reconnaissance ? N'étoit-ce plus ce Moïse élevé par la fille de Pharaon comme son propre fils , qui s'étoit arraché aux délices d'une cour brillante , trouvant plus doux de s'associer

à leur misère, et qui, suivant l'expression touchante de l'Écriture, *avoit choisi d'être affligé avec eux* (1)? Quel autre dans toute l'étendue de l'Égypte, quel autre que lui et son digne frère, avoit osé élever la voix en faveur d'un peuple opprimé? Quel autre avoit osé porter ses plaintes jusqu'à Pharaon, au risque de provoquer sa colère? Et que leur reprochent-ils donc que les efforts mêmes qu'ils ont faits pour les rendre heureux?

Tel est quelquefois le salaire de l'ami des hommes dont la bonté active cherche sans cesse à servir ses frères. Tel est souvent le prix de ses efforts, quand ils ne sont pas couronnés ou suivis immédiatement du succès. Ah! sans doute pour ne pas *se lasser de faire du bien*, il faut regarder plus haut que ce monde, plus loin que cette vie passagère; il faut se proposer de plaire à Dieu, à ce Dieu qui juge d'après l'intention et non d'après l'événement, à ce Dieu auprès duquel *un verre d'eau donné au nom de Jésus*, et les désirs même de la charité *trouveront leur récompense* (2).

Moïse ne répond point aux reproches des Inspecteurs; et c'est ici que l'on reconnoît celui que l'Écriture appelle *le plus doux des hom-*

(1) Hébr. XI, 25.

(2) Marc IX, 40.

*mes* (1). Il sent que dans ces premiers momens où ils ne sont point à eux-mêmes, tout ce qu'il pourroit leur dire seroit déplacé, que ses consolations leur deviendroient inutiles, et que le langage de la raison ne seroit point entendu. Il respecte leur douleur ; il pardonne à leur situation ; il est trop pénétré de ce qu'ils souffrent pour se plaindre de ce qu'ils lui font souffrir.

Qu'elle est aimable cette indulgence, cette douceur qui a sa source dans une vraie sensibilité ! Qu'il seroit heureux pour la société que tous les membres qui la composent eussent ainsi pour principe de pardonner tout aux malheureux, qu'ils sussent chercher aux mauvais procédés des excuses qu'ils trouveroient si souvent dans la situation pénible de ceux qui les offensent !

Cependant le cœur de Moïse est déchiré ; et si un reproche nous est d'autant plus amer qu'il vient de ceux auprès de qui nous avons le mieux mérité, que ne dut pas éprouver cet homme sensible, cet ami zélé du peuple de Dieu ? Il avoit supporté le mépris et la dureté de Pharaon ; il espéroit que ses frères l'en dédommageroient, que du moins ils lui tiendroient compte de ce qu'il avoit tenté pour leur délivrance ; mais

(1) Nomb. XII, 3.

être méconnu , calomnié par eux , s'entendre accuser d'être l'auteur de ce qu'ils souffrent ; et ce qui est plus cruel encore , les voir souffrir malgré ce qu'il a fait , ou plutôt par une suite même de ses efforts, c'en est trop pour son cœur : il va répandre ses peines dans le sein de son Dieu.

*Pourquoi m'as-tu envoyé ?* lui dit-il dans l'angoisse de son âme. Ce n'est point un esprit de révolte et de murmure qui lui fait tenir ce langage : il ne renonce point au ministère dont il est chargé. Ce mouvement naturel qui dans sa détresse le conduit vers le Seigneur indique assez qu'il lui demeure fidèle , et qu'il cherche à se prémunir contre sa propre foiblesse , car nous ne dissimulerons point qu'il semble ici payer un tribut à l'humanité.

*Pourquoi m'as-tu envoyé ?* C'est l'expression de ce découragement qui saisit les âmes ardentes et tourne en abbattement la vivacité de leur zèle quand elles sont traversées dans leurs nobles desseins , et qu'il leur semble voir l'iniquité prévaloir sur la terre. *Je suis demeuré seul* , disoit Elie (1). *Pourquoi m'as-tu envoyé ?* s'écrie Moïse. On croit ouïr l'accent de cette mélancolie

(1) 1 Rois XIX, 10.

profonde qui s'empare de notre âme, lorsque rencontrant de puissans obstacles dans une entreprise au succès de laquelle nous avons attaché le sort de notre vie, nos forces nous paroissent inférieures à notre tâche. L'endurcissement de Pharaon, les murmures d'Israël, ses reproches, ses souffrances surtout, voilà les objets qui remplissent et troublent l'imagination de Moïse; et les rayons de la foi percent à peine les nuages de tristesse qui l'obscurcissent.

*Pourquoi m'as-tu envoyé ?* Il faut l'avouer, Chrétiens; c'est le sentiment qui pénètre quelquefois l'âme de vos conducteurs. Chargés d'annoncer la volonté de notre Maître à celui qui ne le connoît point et même à celui qui ne veut pas le connoître, qui ne voit dans son culte qu'un temps perdu pour le travail, et dans nos discours peut-être que des paroles vaines; appelés dans des momens plus cruels encore à lutter avec l'homme qui n'a pas renoncé à la foi, mais qui troublé par ses infortunes particulières ou par les malheurs publics, ne voit plus Dieu, ne sait plus où est sa Providence; la tristesse vient opprimer notre âme; ce ministère dont nous sommes revêtus, cette vocation si chère se présente à nous comme une fonction laborieuse et stérile qui surpasse nos forces. Alors elle échappe de nos lèvres cette plainte : *Pourquoi m'as-tu envoyé ?*

Gardons-nous cependant de nous laisser abatre, Ministres du Seigneur ! Que le sentiment de notre foiblesse nous conduise, comme Moïse, à Celui qui est la source de la force et de la consolation. Que ce soit dans son sein que s'exhalent nos soupirs et coulent nos larmes. Demandons-lui de nous soutenir, de nous guider dans notre difficile carrière. Demandons-lui de nous donner toujours le véritable esprit de ses Ministres, l'esprit de douceur et de fermeté, de patience et de courage, de prudence et de simplicité. Qu'il nous apprenne cet Esprit Divin à ne pas nous rebuter de l'inutilité apparente de nos efforts, à ne pas nous effrayer des triomphes passagers de l'incrédulité, à n'opposer à ceux qui nous haïssent que les sentimens, le langage, les ménagemens de la charité. Qu'il nous inspire dans les choses indifférentes au salut une sage circonspection et cette condescendance évangélique qui doit nous rendre les serviteurs de nos frères pour l'amour de Jésus-Christ ; mais aussi qu'il nous donne de parler avec liberté, de nous élever avec force contre les vices régnans, contre tout ce qui attaqueroit, même indirectement la foi, le culte ou la morale. Qu'il nous rende supérieurs à toute lâche crainte. Que les obstacles ne servent qu'à réveiller en nous cette énergie, ressort divin que l'homme a reçu.

du Créateur , et qui lui fait chérir davantage le devoir qu'on voudroit l'empêcher de remplir.

Et vous , Fidèles , vous qui avez cru ; vous qui nous regardez en effet comme les envoyés du Seigneur auprès de l'Église ; vous qui êtes pour nous comme le peuple de Dieu au milieu d'une génération idolâtre , rendez-nous la joie de notre ministère ! Vous le savez , les peines qui nous viendroient de vous seroient les plus sensibles à notre cœur. Dans les épreuves de la vie sachez vous préserver de l'impatience et du murmure. Sachez attendre le Seigneur et adorer ses décrets. Montrez toujours plus l'influence de ce culte que vous soutenez, de cette religion qui vous est chère. Cherchez en elle seule votre force et votre bonheur. — Que le noble désir d'avancer la gloire de notre Maître possède tous les enfans de l'Église ; qu'il anime et les Pasteurs et le troupeau. Donnons-nous la main ; soutenons-nous les uns les autres. Marchons ensemble vers cette terre promise, vers cette Canaan céleste dont la paix ravissante nous fera oublier toutes les peines, toutes les douleurs de cette courte vie. Amen.

---